

De leurs fenêtres – leurs grandes et hautes fenêtres géorgiennes –, la vue était spectaculaire, elles en convenaient toutes. La pièce donnait sur le vaste domaine, établi dans le Sussex, dont les jardins et le parc avaient été conçus et aménagés deux cents ans auparavant pour donner aux heureux occupants de Norland Park le meilleur de ce que pouvait offrir la nature quand elle était apprivoisée et modelée par la main de l'homme.

Il y avait de vastes étendues vertes et légèrement onduyantes, des plans d'eau romantiques mais dociles, de magnifiques bosquets d'arbres centenaires sous lesquels broutaient moutons et cerfs, contribuant au charme de ce tableau enchanteur.

Quelques éléments architecturaux, tels que d'élégants garde-corps, soulignaient la beauté de l'endroit. Pour la famille Dashwood, réunie dans la cuisine, le domaine était l'image même de la perfection. Pourtant, les quatre occupantes de la maison broyaient du noir.

— Dire que nous allons devoir quitter tout ça, dit la mère en joignant à ses paroles un grand geste circulaire en direction de la fenêtre ouverte de la cuisine. Renoncer à ce..., ce *paradis*.

Elle marqua une pause, puis ajouta, en baissant la voix, mais avec une certaine emphase :

— Et tout ça, c'est à cause d'elle.

Ses trois filles la regardèrent en silence. Même Marianne, aussi impulsive que sa mère, aussi encline à dramatiser le moindre incident, ne dit rien. Elles savaient toutes, car elles la connaissaient bien, que leur mère n'avait pas terminé. Tout en attendant qu'elle poursuive, elles détournèrent le regard de la fenêtre pour se concentrer sur la table de la cuisine parfaitement recouverte, puis sur le vase en faïence, où des fleurs du jardin étaient disposées un peu au hasard, et enfin sur leurs tasses à thé ébréchées mais si jolies. Toujours silencieuses, osant à peine respirer, les trois filles attendaient la suite de la diatribe de leur mère.

Belle Dashwood continuait à regarder la vue avec mélancolie. C'était le père des filles, mort récemment dans d'atroces souffrances, qui avait surnommé leur mère « Belle ». Il disait, avec cette sensibilité et cette galanterie qui le caractérisaient, que ce surnom seyait parfaitement à leur mère, car « Isabella », quoique fort distingué, était un nom beaucoup trop long et compliqué pour un usage quotidien.

Ainsi, Isabella était devenue Belle plus de vingt ans auparavant. Avec le temps, discrètement, sans faire de bruit, elle s'était transformée en Belle Dashwood, femme (en apparence) de Henry Dashwood et mère (beaucoup plus officiellement) d'Elinor, de Marianne et de Margaret. Au dire de tous, c'était une famille adorable : cet homme sincère, sa femme charmante et artiste, leurs filles délicieuses.

Leur beauté et leur charme les rendaient universellement populaires. Ainsi, quand la chance avait fini par sourire à Henry, tout le monde s'était réjoui pour lui et sa famille. Une histoire digne d'un conte de fées : Henry, Belle et les filles avaient été invités à s'installer dans la

grande maison d'un vieil oncle célibataire sans enfants, dont Henry était le seul héritier. Ils étaient passés d'une vie heureuse, mais affreusement précaire, au confort extraordinaire de Norland Park, avec ses innombrables chambres et son parc immense. La plupart de leurs amis y avaient vu une forme de miracle, un exemple de la valeur occasionnelle des « châteaux qu'on bâtit en Espagne ».

Le vieil Henry Dashwood, oncle du jeune Henry, croyait lui-même au pouvoir des rêves, une foi nostalgique et romantique. Il était très apprécié en sa qualité de « seigneur autoproclamé » de la région. Il s'était toujours montré particulièrement généreux avec la communauté et ouvrait volontiers les portes de Norland pour y accueillir des manifestations organisées par des associations caritatives. Il avait passé toute sa vie à Norland, en compagnie d'une sœur, restée vieille fille, qui s'était toujours occupée de lui. Après la mort de celle-ci, il avait réalisé qu'il ne pouvait en aucun cas rester seul dans cette maison qui avait besoin de vie et de chaleur humaine.

Cette prise de conscience avait été rapidement accompagnée d'une autre réalisation. Il s'était souvenu tout à coup de l'existence et de la situation de son fort sympathique héritier, qui n'avait pas franchement réussi dans la vie. Son neveu Henry, fils unique de sa sœur cadette, décédée depuis longtemps, vivait au dire de tous dans un état proche de la pauvreté, tout à fait indigne d'un membre de la famille Dashwood. Le jeune Henry avait donc été convié à un entretien et il était arrivé à Norland Park avec une charmante compagne, mais aussi, à la grande joie de son oncle, de deux petites filles et d'un bébé. La famille se tenait dans le grand hall d'entrée et, à la fois intimidée et émerveillée, regardait autour

d'elle. Le vieil oncle n'avait pu résister au désir d'ouvrir grand les bras et de s'exclamer aussi sec qu'ils étaient les bienvenus, qu'ils pouvaient rester et venir s'installer à Norland Park avec lui et y séjourner jusqu'à la fin de leurs jours.

— Je serais très heureux, avait-il dit d'une voix tremblante d'émotion, que la vie revienne à Norland Park, que le silence soit enfin rompu.

Puis il avait regardé, les larmes aux yeux, les enfants.

— Quelle joie de vous voir enlever vos bottes en caoutchouc à l'entrée ! Mes chères, mes très chères filles !

Elinor regarda sa mère, la gorge serrée. Mieux valait éviter qu'elle ne se laisse entraîner par ses sentiments trop exacerbés. Tout comme il était préférable d'empêcher ceux de Marianne de s'exprimer pleinement. Belle ne souffrait certes pas d'asthme, la maladie chronique qui avait emporté le père d'Elinor, et qui rendait Marianne fragile au point qu'on devait toujours s'inquiéter pour elle.

Néanmoins, il valait mieux éviter que Belle ne s'emporte au point de perdre, comme si souvent, le contrôle d'elle-même, car Elinor savait pertinemment que tout se terminerait dans les larmes. Les larmes au sens propre du mot. Elinor se demandait parfois combien de temps et d'énergie la famille Dashwood avait gaspillés à pleurer. Elle s'éclaircit la voix, le plus discrètement possible, pour rappeler à sa mère qu'elles attendaient toujours.

Belle tressaillit légèrement. Elle détacha son regard de l'immense ombre que projetait la maison sur le gazon devant la fenêtre et soupira. Puis, elle dit d'un ton presque rêveur :

— Je suis venue ici avec papa, vous le savez.

— Oui, confirma Elinor, tentant de ne pas paraître impatiente. On le sait. On était là, nous aussi.

Belle tourna brusquement la tête et lança un regard noir, presque accusateur, à sa fille.

— Nous sommes venus à Norland Park, dit-elle, parce qu'on nous l'a *demandé*. Papa et moi sommes venus ici, avec vous, pour nous occuper d'oncle Henry.

Elle marqua une pause, puis ajouta d'une voix plus douce :

— Ce cher oncle Henry.

Il y eut un autre silence, interrompu par Belle répétant doucement, presque pour elle :

— Ce cher oncle Henry.

— Ce cher oncle Henry, comme tu dis, ne t'a même pas légué sa maison, lui rappela Elinor. Ni même suffisamment d'argent pour vivre.

Belle leva légèrement le menton.

— Il voulait tout léguer à papa. Si papa n'avait pas...

Elle s'interrompit de nouveau.

— ... succombé à sa crise d'asthme ? poursuivit Margaret à sa place.

Ses deux sœurs la réprimandèrent.

— Franchement, Mags...

— Ferme-la, ferme-la, ta...

— Marianne ! dit Belle pour la faire taire.

Marianne eut immédiatement les larmes aux yeux. Elinor passa le bras autour de ses épaules et la serra contre elle. Elle se disait souvent que cela devait être horrible de prendre tout à cœur comme le faisait Marianne ; de réagir au moindre petit incident comme si elle était le « porte-drapeau » des sentiments. Tout en tenant sa sœur, pour la calmer, elle prit une profonde inspiration.

— Eh bien, dit-elle d'une voix aussi neutre que possible, il nous faut regarder la réalité en face. On n'a pas vraiment le choix. Papa est mort et il n'a pas hérité

de la maison non plus. Ce cher oncle Henry ne lui a pas légué Norland, ne lui a pas laissé le moindre centime ni le moindre objet. Il s'est laissé séduire sur ses vieux jours par un petit garçon, se réjouissant d'être son grand-oncle, et il leur a tout laissé. Il a tout laissé à John.

Marianne tremblait un peu moins. Elinor relâcha son étreinte et reporta toute son attention sur sa mère. Elle répéta, un peu plus fort :

— Il a légué Norland Park à John.

Belle se retourna pour la regarder. Elle dit d'un ton désapprobateur :

— Il n'avait pas le choix, ma chérie.

— Bien sûr que si.

— Bien sûr que non. Des demeures comme Norland vont aux héritiers qui ont au moins un fils. Il en a toujours été ainsi. C'est ce qu'on appelle la primogéniture. Papa a pu profiter de Norland de son vivant.

Elinor enleva son bras de l'épaule de sa sœur.

— On ne fait pas partie de la famille royale, que je sache, dit-elle. Il n'est pas question de *succession* ici.

Margaret tripotait comme d'habitude son iPod, démantelant le fil de l'écouteur avec lequel elle ne cessait de faire des nœuds distraitement. Elle leva tout à coup les yeux comme si elle venait de réaliser quelque chose.

— Je suppose, dit-elle avec entrain, que papa n'a pas pu te laisser grand-chose parce qu'il ne t'a jamais épousée ?

Marianne poussa un petit cri.

— Ne dis pas ça !

— C'est pourtant vrai !

Belle ferma les yeux.

— *S'il vous plaît...*

Elinor regarda sa plus jeune sœur.

— Ce n'est pas parce que tu sais quelque chose, Mags,

ou que tu penses à quelque chose, qu'il faut forcément le dire.

Margaret haussa les épaules. C'était son haussement d'épaules « Cause toujours, tu m'intéresses ! » Un geste qu'elle répétait sans cesse avec ses copines d'école et, quand on leur interdisait de le faire, elles trouvaient la parade en faisant mine de s'ennuyer ferme.

Marianne s'était remise à pleurer. C'était la seule personne de la connaissance d'Elinor qui pouvait pleurer tout en restant ravissante. Son nez ne semblait jamais enfler ni rougir. Seules de grosses larmes coulaient sur ses joues. Un de ses ex avait même dit, avec mélancolie, que chaque fois qu'il voyait ses larmes, il avait envie de couvrir son menton de baisers pour les enlever.

— Arrête, s'il te plaît, la supplia Elinor avec désespoir.

Marianne dit entre deux sanglots et d'un ton plus désespéré encore :

— J'adore cet endroit...

Elinor regarda autour d'elle. La cuisine n'était pas seulement douloureusement familière, elle était le symbole même de leur vie à Norland. Spacieuse, de proportions élégantes, elle était accueillante et chaleureuse grâce à Belle qui avait su créer une atmosphère bohème.

Elle avait l'art d'associer les couleurs et les étoffes avec juste ce qu'il fallait de patine et d'usure. Cette pièce avait été le témoin de tous les repas de famille, de toutes les disputes et les crises, de toutes les fêtes, de tous les anniversaires, de toutes les séances de devoirs après l'école. Oncle Henry avait passé des heures dans le fauteuil en patchwork, un verre de whisky dans la main, incitant les filles à le distraire et à l'embêter.

Leur père avait passé tout autant d'heures dans son fauteuil au bout de l'immense table, à dessiner et à lire,

mais toujours disponible, se laissant volontiers interrompre pour consoler ses filles ou pour les écouter.

Devoir tout à coup se séparer de cette pièce, avec tous ses souvenirs, c'était violent et insupportable. Elle dit d'une voix tendue à sa sœur :

— Nous l'adorons toutes.

Marianne fit un grand geste, brusque et théâtral.

— C'est comme si j'étais née ici ! s'exclama-t-elle.

Elinor répéta calmement :

— Nous avons toutes ce sentiment.

Marianne serra les deux poings et tapota sa clavicule avec.

— Non, je le sens, là. Ma place est à Norland. Je ne pourrai peut-être plus jamais jouer loin de Norland. Je ne pourrai peut-être plus jamais faire de la guitare...

— Bien sûr que si !

— Chérie, dit Belle en regardant Marianne.

Sa voix tremblait.

— Chérie...

— Ne t'y mets pas toi aussi, dit Elinor d'une voix lasse, à l'intention de Margaret.

Margaret haussa de nouveau les épaules. À vrai dire, elle ne paraissait pas vraiment au bord des larmes. Elle affichait plutôt un air rebelle. Mais, du haut de ses treize ans, c'était souvent le cas.

Elinor soupira. Elle était très lasse. Voilà des semaines qu'elle était fatiguée, des mois semblait-il, fatiguée par sa peine à la suite du décès d'oncle Henry, puis par le chagrin et le choc quand papa avait été transporté d'urgence à l'hôpital à cause d'une crise d'asthme, qui ressemblait de prime abord à toutes celles qu'il avait eues auparavant et qu'on pouvait faire passer avec l'inhalateur bleu. Sauf que, cette fois-là, c'était différent. Cette fois, la crise avait été terrible. C'était

terrifiant de le voir se débattre pour respirer comme si quelqu'un appuyait un oreiller sur son visage. L'ambulance l'avait emmené à l'hôpital à toute allure, et elles l'avaient suivie en voiture, malades de peur. Quelques instants de soulagement avaient suivi quand il avait été pris en charge aux urgences, puis installé dans une chambre où il avait trouvé suffisamment de souffle pour dire qu'il voulait voir son fils John. John devait absolument venir. Puis, après la visite de John, une autre crise s'était déclenchée, mais il n'y avait alors plus personne à ses côtés. Une crise qu'il avait affrontée seul, dans cette chambre en plastique et anonyme au milieu des tuyaux, des écrans, des moniteurs cardiaques. Enfin, il y avait eu l'appel de l'hôpital, à deux heures du matin. Il ne s'en était pas sorti, on n'avait rien pu faire pour le sauver, car il avait le cœur trop fatigué. Il était mort.

Elles s'étaient une fois de plus réunies dans la cuisine, après une dernière visite à l'hôpital, inutile mais nécessaire. À l'aube, elles s'étaient blotties toutes les quatre autour de la table, le visage blême, à cause du chagrin, du choc et de la fatigue, serrant dans leurs mains leurs tasses de thé comme elles se seraient accrochées à des bouées de sauvetage. C'est alors que Belle avait décidé de leur rappeler, avec cette voix lointaine qu'elle prenait quand elle leur lisait autrefois des contes de fées, comment leur père et elle s'étaient enfuis pour échapper au premier mariage de Henry (son seul et unique mariage, il fallait bien voir les choses en face) et comment, après des années de précarité et d'incertitude, oncle Henry les avait accueillis chez lui. Oncle Henry était, d'après Belle, un grand romantique, qui ne s'était jamais marié parce que la fille qu'il aimait ne voulait pas de lui. Il se réjouissait cependant du bonheur d'autrui,